



ROMAN

L'éclectique Pierre Caron monte un complot

Page F 3

ARCHAMBAULT > Stefan Zweig en exil au pays de la littérature Page F 4

LIVRES

L'ivresse mondiale de Taras Grescoe



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

MICHEL LAPIERRE

À Singapour, le journaliste et globe-trotter montréalais Taras Grescoe sort un paquet de craquelins Marks & Spencer à graines de pavot. Une Singapourienne lui demande: «Ce sont ceux qu'on a interdits?... Puis-je en avoir un?» Tous deux, ils en croquent. «Il faudrait consommer plus de 600 paquets avant de ressentir le moindre effet narcotique», commente Grescoe. Dans l'austère ville-Etat d'esprit confucéen, même Lucifer doit renoncer à l'ivresse.

Singapour, «le pays le plus sobre du monde développé», selon notre chroniqueur de voyage, est peu porté sur l'alcool et allergique jusqu'au ridicule à toute substance interdite. Pourtant, il se doit de figurer sur un itinéraire sulfureux. Dans *Le*

l'alcool ou l'héroïne, mais il se console en songeant que «l'Esplendido a le pouvoir d'offenser plus d'États-Uniens que tout autre produit existant». Il symbolise Fidel Castro et la révolution! Et le tabac ne vient-il pas de la magie précolombienne?

Ces associations d'idées nous ramènent à la thèse sur le sens culturel de l'ivresse. Dans la vision dionysiaque du journaliste, conception candide mais assez convaincante, le lien des êtres humains avec le tabac, le pavot, le cannabis, le coca, le café, le vin, les champignons magiques «précède toutes les religions organisées et toute forme existante de gouvernement». Grescoe y voit l'expression naturelle et légitime du sacré.

Serait-ce un retour tardif à la pensée des hippies? Pas vraiment. Le globe-trotter cultive le sens critique qui, en général, leur manquait. «Si la culture et la consommation de pavot, de tabac et de coca ne devraient pas être des crimes, il y aurait, écrit-il, beaucoup à dire en faveur de la pénalisation de la vente d'héroïne,

«Les Norvégiens ne boivent pas plus d'alcool que les autres peuples; la seule différence, c'est qu'ils le boivent d'un seul coup.»

Pique-Nique du diable, de Grescoe, plaisant récit d'une recherche planétaire du fruit défendu, il exprime les rêves subversifs refoulés, semblables à des graines de pavot qui, en apparence inoffensives, pourraient servir à la fabrication de l'héroïne...

L'attitude à l'égard de l'ivresse et, d'une façon plus générale, à l'égard des paradis artificiels résulte de la culture. Telle est la thèse que Grescoe expose sans apprêt au gré des rencontres qu'il fait dans sept pays.

Dans une Norvège toujours partagée entre les excès des Vikings et le rigorisme luthérien, la situation, le journaliste la résume ainsi: «Les Norvégiens ne boivent pas plus d'alcool que les autres peuples; la seule différence, c'est qu'ils le boivent d'un seul coup.» Avec un humour pareil, Grescoe semble exploiter les stéréotypes nationaux avec une facilité douteuse.

En réalité, il n'en est rien. Au lieu de s'ingénier à catégoriser les peuples, il s'efforce, autant que possible, à en faire ressortir les traits communs pour accroître la valeur de l'exception. Perspicace, il remarque: «Les cultures méditerranéennes prennent du vin en société depuis des siècles et c'est ainsi qu'elles sont parvenues aux normes et aux rituels qui contribuent à la modération; comparées au reste du monde, elles représentent une anomalie.»

Et que penser, demande Grescoe, de ces substances, souvent associées à la Méditerranée, que bien des Anglo-Saxons d'Amérique rangent à côté de produits aussi dangereux que le tabac, l'alcool et même la drogue: les fameux fromages au lait cru? A un New-Yorkais déniaisé, le journaliste offre un de ces fromages, acheté dans la ville mal famée de Montréal et passé en contrebande à la frontière américaine.

«Seigneur, c'est magnifique!... Ça sent le sexe!», s'écrie le Yankee aussi religieux que libidineux et gourmand. Avec lui, Grescoe déguste la chose, fabriquée à Époisses. Cette commune de France a donné son nom au fromage. Le globe-trotter y fait un pèlerinage diabolique. Il en fera un autre en Espagne dans l'espoir d'y savourer les testicules de taureau qui, à Bruxelles, font sourciller les fonctionnaires chargés de la protection sanitaire de l'Union européenne.

Pour quitter le Vieux Continent et renouer avec l'Amérique, il n'y a rien comme l'attrait d'un prestigieux cigare cubain: le Cohiba Esplendido. Grescoe signale que la nicotine crée plus de dépendance «que

de cigarettes ou de cocaïne à des dépendants ou aux personnes particulièrement susceptibles de le devenir...»

De toute manière, il est loin de s'illusionner sur la probabilité que son libéralisme prudent se concrétise, même au sujet de «drogues douces», comme la marijuana. La levée de l'interdit sur les substances les plus diverses se trouve, à ses yeux, compromise par «la montée, partout dans le monde, des fondamentalismes chrétien et islamique».

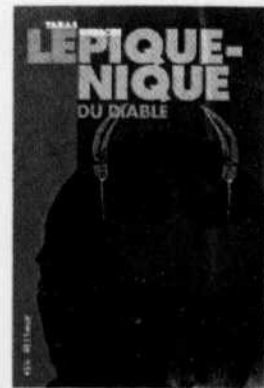
S'il existe un domaine où les préjugés ont la vie dure, c'est bien celui des spiritueux. Comme le note Grescoe, on a rendu l'absinthe, liqueur verte chère à Verlaine et à Toulouse-Lautrec, «coupable de tous les péchés de l'alcool» pour sauver l'honneur des vins, dont la prohibition en France eût été impensable.

Encore interdite dans plusieurs pays, cette boisson mythique, aussi innocente que la benédicte lorsqu'on la consomme modérément, est redevenue légale en Suisse en 2005. Grescoe va dans ce pays, sévère mais tolérant, pour s'en régaler.

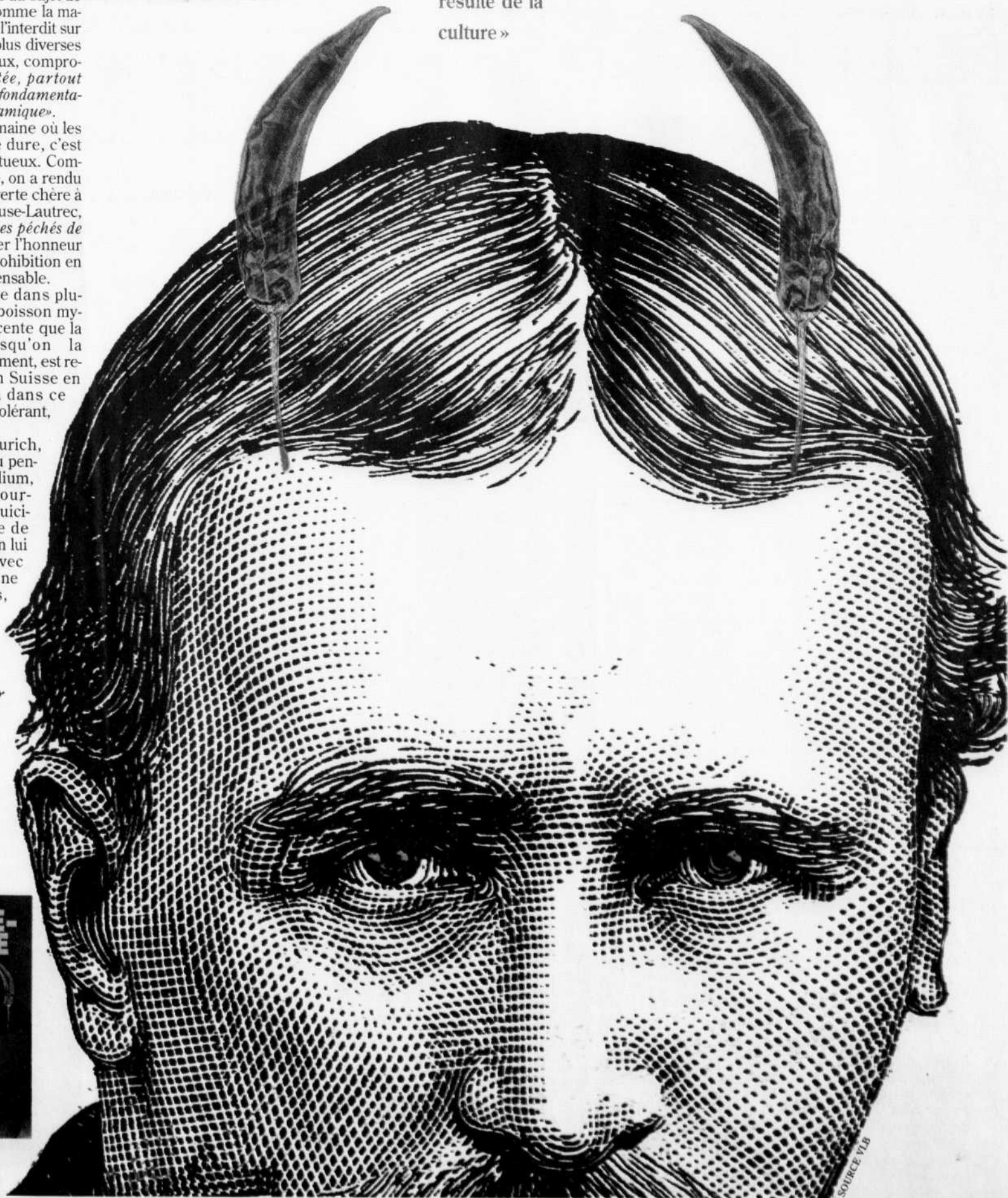
Néanmoins, à Zurich, il ne goûtera pas au penthiobarbital de sodium, cette ciguë d'aujourd'hui qui sert au suicide assisté. Inutile de narguer le diable en lui portant un toast avec le liquide que l'on ne boit qu'une fois, pour le casse-croûte final, pour la dernière évasion.

Collaborateur du Devoir

LE PIQUE-NIQUE DU DIABLE

Taras Grescoe
VLB
Montréal, 2008,
400 pages

«L'attitude à l'égard de l'ivresse et, d'une façon plus générale, à l'égard des paradis artificiels résulte de la culture»



SOURCE VLB

LIVRES

EN APARTÉ

Encore du sang



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

En Beauce, un pays que je connais mal même si j'en suis en quelque sorte originaire, on trouve en bord de route, comme dans toutes nos campagnes, un lot de maisons abandonnées. J'ai toujours aimé ces carcasses de vie passées, plantées avec leur mine basse au milieu des champs. J'entre à l'occasion dans certaines, toujours un peu nerveux. Le plancher céderait-il? Est-ce que ce sera plutôt le plafond? En Beauce, dans une maison de bois lavée par le vent et le temps, je trouve au salon, sur un mur vert empire, une large ébloussure d'un rouge brunâtre. Du sang, me dis-je. Une histoire de meurtre pour commencer l'année? Par terre, l'arme du crime. Du ketchup, coagulé dans une bouteille de plastique. Juste à côté, un vieil *Almanach du peuple*, seule lecture de salon ou presque pendant si longtemps.

À Saint-Georges-de-Beauce, je m'impose un arrêt à l'église, non par croyance mais pour saisir l'importance de pareil monument de pierres dressé bien haut vers le ciel alors que tout, dans les alentours, n'est que maisons basses. L'heure est à l'effluence. Une messe débute bientôt. J'entre et ressors presque aussi vite pour découvrir que ma voiture est désormais bloquée. Près de ce théâtre de Dieu, les gens stationnent en double, les uns collés aux autres, convaincus que tout le monde dans les environs, à cette heure, se trouve forcé à l'église pour y rester. Je suis donc forcé d'entrer à nouveau et d'attendre, patiemment, que l'affaire se termine enfin.

Dans l'allée principale, un gamin vêtu d'une chasuble blanche tient un goupillon d'eau bénite en attendant, j'imagine, l'arrivée du prêtre. Tout près de lui, un pauvre diable d'environ vingt-cinq ans, les cheveux taillés en brosse, avance péniblement, porté par ses béquilles. C'est un soldat revenu d'Afghanistan, murmurant tout autour de moi.

Le jeune vétéran et le gamin à l'eau bénite échangent un bref regard complice. Le gamin soulève un peu le goupillon. Le vétéran y touche puis, d'un seul coup, pose ses béquilles contre un banc et se met à marcher d'un pas alerte, tout sourire. L'effet destructeur de la balle d'acier, de

l'éclat d'obus ou de je ne sais quoi qui s'est logé dans sa jambe au champ de bataille s'est volatilisé. Vrai? Mais non. Nous sommes à l'église. Pas dans un conte de Fred Pellerin.

Mon père qui êtes du côté des cieux, pourquoi m'avez-vous laissé stationner là? Est-ce pour entendre ce curé barbu d'un nouveau genre livrer, en roulant ses «r» à l'ancienne, un insignifiant sermon à répondre où la ritournelle de la soumission «à nos dirigeants» est, comme avant, toujours de rigueur? Priez pour éclairer nos dirigeants. Priez pour que notre soumission aux sages soit meilleure. Priez. Priez.

La nouvelle religion

En Grande-Bretagne, tandis que la banque centrale propose son plus bas taux depuis 1694, l'Eglise anglicane vient de lancer sa «prière pour un licencié». Quelque 600 000 Britanniques risquent de perdre leur travail cette année.

Ici, combien de gens vont se retrouver à la rue avec la crise? Nous risquons en tout cas de connaître bientôt un nouveau type de maisons abandonnées: les reprises d'hypothèque. Le Québec a connu une hausse de 39 % des saisies de maisons en 2008. Peut-être ces gens-là finiront-ils par loger dans les grandes églises vides de nos campagnes? Chose certaine, les catastrophes apportent souvent des retours à la foi, ici comme ailleurs. Remarquez que ça nous changerait peut-être de la religion de l'industrie mise en avant par les banques.

Les braves banques, tout comme les compagnies d'assurances, ont bien du culot même lorsqu'elles manquent plus que jamais de croyants. Après avoir engrangé des milliards en profit, année après année, elles réclament de l'aide de ceux qu'elles ont pillés. Est-ce normal?

Pour sauver la situation, la Banque Scotia propose à la population, dans un avis public lancé le 29 décembre, d'économiser en cessant d'acheter des livres! «Restreignez vos abonnements à des magazines et visitez votre bibliothèque plus souvent plutôt que d'acheter des livres tout le temps.» Le livre, la lecture, chacun sait qu'il s'agit là de la première cause du surendettement...

La même institution recommande-t-elle aux citoyens d'éviter d'assister aux spectacles qu'elle présente dans son amphithéâtre d'Ottawa, joliment nommé «Place Banque Scotia»? Bien sûr que non. Cessez plutôt d'acheter des livres et vous sauvez le monde de la crise!

Il est de plus en plus clair que ces banquiers préfèrent de beaucoup le sang à la culture. «Ah! j'aime ce marché! j'aime le sang!», lance Charles



Maison abandonnée en Beauce

JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Lax, président du fonds bostonien GrandBanks Capital. Il n'est pas le seul à raffoler du sang. Dans le magazine québécois *Affaires plus*, Luc Girard, directeur chez Valeurs mobilières Desjardins, clame à peu près la même chose: «Le meilleur moment pour acheter, c'est lorsqu'il y a du sang dans les rues.» Du sang! Allez!

Tout ce beau monde des affaires reprend volontiers, sans doute sans le savoir, une célèbre phrase de Nathan Rothschild, quintessence du banquier opportuniste, qui disait au XVIII^e siècle, au milieu des soubresauts tragiques de l'ère napoléonienne, qu'«il faut acheter lorsqu'il y a du sang dans les rues».

Selon les exégètes de ce saint banquier à l'origine d'une puissante dynastie, Rothschild aurait ajouté, ce qui est moins connu, qu'il faut toujours acheter dans ces conditions, «même lorsque c'est son propre sang qui coule» dans le caniveau.

Faut-il chercher à acheter ces jours-ci du côté de la bande de Gaza? Qui sait si on n'y construira pas bientôt un lucratif centre international de distribution de pièces détachées en tout genre. Ou encore une réserve naturelle pour tanks, canons et hélicoptères sauvages. Chose certain-

ne, il y a là beaucoup de sang qui coule, donc de bonnes affaires à faire. Comme en Afghanistan ou en Irak.

Le sang rappelle même ces jours-ci pour les assassins de la mémoire. Il semble en effet que les affaires ne vont pas trop mal pour les négationnistes. Même l'affreux Robert Faurisson, fabricant de faux, diseur de n'importe quoi, se retrouve applaudi sur une scène parisienne dans le cadre d'un spectacle de l'humoriste Dieudonné. Il n'y a pourtant pas de quoi rire.

Pareil soutien à des gens qui nient la vérité historique la plus élémentaire donne envie de relire Les Assassins de la mémoire de Pierre Vidal-Naquet, admirable recueil de textes de ce grand helléniste qui perdit ses parents à Auschwitz.

Dieudonné, comme Noir, ne semble pas faire trop de cas du fait que Faurisson nie aussi l'existence de la déportation des Africains par les esclavagistes. Ce qui veut dire qu'il déteste plus les Juifs que l'esclavage. Qui tire profit de ce nouveau monde qui se dessine?

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Dépôt de bilan

CHRISTIAN DESMEULES

Longtemps rattaché au bassin de la Méditerranée — sa «zone» —, un agent du renseignement franco-croate en fin de parcours essaie d'échapper au «souvenir des émois et des crimes» qui ont marqué les années de service.

Brillant et vibrant exercice de style, roman-fleuve au style incantatoire, *Zone*, le quatrième roman de Mathias Enard, qui s'était fait remarquer en 2003 avec *La Perfection du tir* (Actes Sud), est un palimpseste ferroviaire qui se décline en 24 chapitres (renvoyant le lecteur aux 24 chants de l'*Illiade*) et sur 500 kilomètres de rails entre Milan et Rome. L'auteur y gratte un peu le canevas de *La Modification*, le roman publié en 1957 par Michel Butor qui racontait le flux intérieur d'un homme quittant Paris en train pour aller rejoindre sa maîtresse à Rome.

Francis Servain Mirkovi, poussé à se reconverter à la vie civile, entend une dernière mission au Vatican. Depuis «l'agonie rouge des soirs du Caire à l'odeur de momie» jusqu'à Rome et sa douceur de fruit trop mûr, c'est un petit palmarès de villes «touchées par la maladie de l'histoire et de la mort» que Mathias Enard alimente à travers cette odyssée ferroviaire hallucinée.

Les charniers yougoslaves, Beyrouth et les camps de réfugiés palestiniens, les espérances de la guerre civile espagnole, la bataille d'Alger, toutes les barbaries de l'Histoire et du



Mathias Enard

BORIS HORVAT APF

dernier siècle trouvent leur place dans ce chaos de souvenirs et de mémoire sanglante.

Le roman emprunte son titre et une partie de ses thèmes au poème d'Apollinaire qui ouvre *Alcools*: «À la fin tu es las de ce monde ancien...» Intense, somptueux, érudit, *Zone* a remporté récemment le 10^e prix Décembre, venant en quelque sorte confirmer l'audace formelle et la réussite de ce roman ambitieux qui nous rappelle aussi ce mot bien connu de Joyce: «L'Histoire est un cauchemar dont j'es-saie de me réveiller.»

Collaborateur du Devoir

ZONE

Mathias Enard
Actes Sud
Arles, 2008, 518 pages

ESSAI

Le français recule

La dernière étude de Charles Castonguay ne laisse aucun doute

LOUIS CORNELLIER

Oubliez la langue de bois du gouvernement du Québec, de l'Office québécois de la langue française (OQLF) et de la commission Bouchard-Taylor, nous dit le statisticien et expert des questions linguistiques Charles Castonguay dans *Avantage à l'anglais! Dynamique actuelle des langues au Québec*. La vérité, c'est que le français recule au Québec.

Ce que nous apprend Castonguay, en effet, avec force chiffres et explications à l'appui, c'est que «l'unilinguisme anglais rapporte plus que l'unilinguisme français sur le marché du travail actuel au Québec», que le français assimile les immigrés à faible revenu alors que l'anglais domine dans l'assimilation des immigrés à revenu élevé et que les francophones, dans les grandes entreprises, sont aussi nombreux à employer l'anglais comme langue principale de travail que le français.

Castonguay nous apprend aussi que, si la loi 101 assure

un bon apprentissage du français aux immigrés non francophones de moins de 15 ans, elle est loin d'obtenir d'aussi bons résultats auprès des plus âgés, qui constituent trois immigrants sur quatre. «La moitié des immigrants adultes qui arrivent à Montréal sans connaître le français, note-t-il, ne l'apprennent jamais assez bien pour soutenir une conversation.»

Plus de 50 % des étudiants allophones s'inscrivent au cégep anglais. Or il existe un lien direct entre la langue des études à ce niveau scolaire et la langue de travail qui, elle, ensuite, influence grandement l'adoption d'une langue d'usage à la maison. «Pour un allophone, donc, explique Castonguay, étudier en français prépare à travailler en français. Et travailler en français dispose à adopter le français plutôt que l'anglais comme nouvelle langue d'usage à la maison. Et à élever ses enfants éventuels dans la même langue, contribution insigne à l'avenir du français au Québec. En revanche, étudier en anglais prépare à suivre une tout autre filière.»



Le centre-ville de Montréal, septembre 2008

Preuve, donc, que, en 2008, au Québec, «l'anglais détient encore à Montréal un statut social supérieur à celui du français».

Pendant ce temps, le gouvernement du Québec, responsable de l'application de la Charte de la langue française, qui affirme que «le français doit devenir la langue commune de tous les Québécois», et ses chercheurs serviles nous répètent que tout va bien. «Il y a longtemps, conclut avec raison Castonguay, que la langue officielle du Québec est devenue la langue de bois.»

Y a-t-il encore des défenseurs du Québec français dans la salle? Il serait grand temps qu'ils se fassent entendre et respecter.

Collaborateur du Devoir

AVANTAGE À L'ANGLAIS!

DYNAMIQUE ACTUELLE DES LANGUES AU QUÉBEC
Charles Castonguay
Préface de Pierre Dubuc
Renouveau québécois
Montréal, 2008, 152 pages

BEAUX LIVRES

Dans l'intimité des plantes

La nuit, le Jardin botanique de Montréal est fermé. Il ferme beaucoup trop tôt, d'ailleurs. Heureusement, cette année, une photographe s'est glissée à l'intérieur de ses limites pour capter la beauté de ses plantes dans le secret de la pénombre. Il en reste le beau livre *Après minuit, au fil des saisons au Jardin botanique de Montréal*, illustré des photographies de Linda Rutenberg.

L'ouvrage se divise entre les quatre saisons, printemps, été, automne, hiver. Surgissant de l'ombre, jardins d'accueil, jardins alpins, jardins de Chine ou jardins de vivaces semblent

surpris en pleine intimité. De petits textes accompagnent les illustrations, rappelant là une odeur automnale de feuilles en décomposition, là une averse de grêle estivale, et là, encore et toujours, un hiver qui tarde à finir.

Le Devoir

APRÈS MINUIT,
AU FIL DES SAISONS
AU JARDIN BOTANIQUE
DE MONTRÉAL

Photographies
de Linda Rutenberg
Éditions Verve, Burlington, 2008



Magnolia, photographie de Linda Rutenberg

SOURCE VERVE ÉDITIONS

Romain Gary (Emile Ajar)
La vie
derrière soi

Les livres qui ne
circulent pas
meurent

L'ÉCHANGE

707 ET 713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL, 514-523-6389

LITTÉRATURE

Héros malgré lui

Il y a des livres, comme ça, qui nous tombent dessus, qu'on n'attendait pas. Des livres qu'on ouvre par simple curiosité et qui petit à petit en viennent à nous habiter complètement. *Letendre et l'homme de rien* est de ceux-là.

Une question de climat? De ton? De personnages? Un amalgame de tout cela, peut-être. Et une façon de procéder sans prétention, sans enflure de style.

Comment dire? Tout a l'air si simple, un peu plat, à vrai dire, à première vue. On est dans l'ordinaire de la vie, au quotidien. Avec, dans l'air, un brin de nostalgie, une certaine note vieillotte.

On ne se méfie pas. Mais, à notre insu, quelque chose se construit, s'anime, devient vivant, tellement... En passant, nous sommes dans un polar. Atypique, soit, mais un polar tout de même.

Le roman s'ouvre sur un mystère. Un complot dont on ne comprend pas la teneur se joue là, une catastrophe est annoncée. Puis, changement de registre, nous voici plongés dans la petite vie tranquille d'un collectionneur de livres rares, anciens.

Il y aura bel et bien un meurtre, une enquête. Mais on mettra du temps à saisir les en-

jeux du crime commis. L'enquête piétinera, s'étirera. D'autant plus que celui qui cherche à élucider le meurtre n'a rien d'un Kurt Wallander ou d'un Harry Bosch.

Letendre, c'est son nom. Et c'est bien malgré lui qu'il se retrouve mêlé à cette histoire. Tout ce que souhaitait ce collectionneur, c'était se procurer l'édition originale du tome 1 des *Liaisons dangereuses*, de Laclos.

Oui mais voilà, l'homme qui devait lui fournir le livre convoité a été assassiné. Qui l'a tué, et pourquoi? Qui était ce Loucka, considéré comme un «homme de rien», pour commencer?

Letendre ne peut s'empêcher de s'en mêler. Lui-même est obsédé, il faut le dire, par un désir de vérité, par cette idée de «trouver le fin fond des choses»: sa femme a disparu dans des circonstances non élucidées il y a plusieurs années...

C'est guidé par son intuition, et secondé par quelques amis, qu'il se lancera dans l'aventure. Une aventure qui mettra sa propre vie en danger. Lui, si malhabile, inexpérimenté.

Ainsi: «À tout considérer, l'assassinat de Loucka, par quelque biais qu'il le prenne, le menait toujours à la même conclusion: il n'aurait pas dû s'en mêler. Les collectionneurs devraient rester dans leur domaine, là où ils sont experts, et ne pas se lancer dans celui des enquêteurs criminels. Un meurtre n'est pas l'occasion de jouer les personnages de roman.»

Quoi qu'il en soit, Letendre ira jusqu'au bout. Et nous avec lui. En chemin, nous ferons escale à Prague. Où nous fouillerons les décombres de l'ex-régime communiste, de ses délations, de ses défections.

En toile de fond: la situation des immigrés illégaux à qui on a refusé l'asile politique au Canada. Et les abus de certains fonctionnaires et avocats véreux, qui se graissent la patte sur leur dos.

Comme quoi une simple

histoire de livres anciens peut nous conduire loin.

Prendre des proportions inattendues, avoir des ramifications politiques. Et criminelles. Comme quoi un homme ordinaire peut faire des choses extraordinaires.

Habile, très habile, l'auteur de *Letendre et l'homme de rien*. Pierre Caron, vous connaissez? Journaliste, notaire, puis avocat: il a exercé plusieurs professions. Ce qui ne l'a pas empêché de publier une quinzaine d'ouvrages depuis 30 ans. Entre autres: une trilogie romanesque, ancrée dans l'histoire du Québec, *La Naissance d'une nation*. Aussi: un récit sur son amitié avec le père de Maigret, Georges Simenon. Tiens, tiens...

Plus récemment, il a publié deux livres qui tournent autour de la ville de Québec. Et, en collaboration avec l'historien Jacques Lacoursière, *L'Histoire vivante des régions historiques du Québec*.

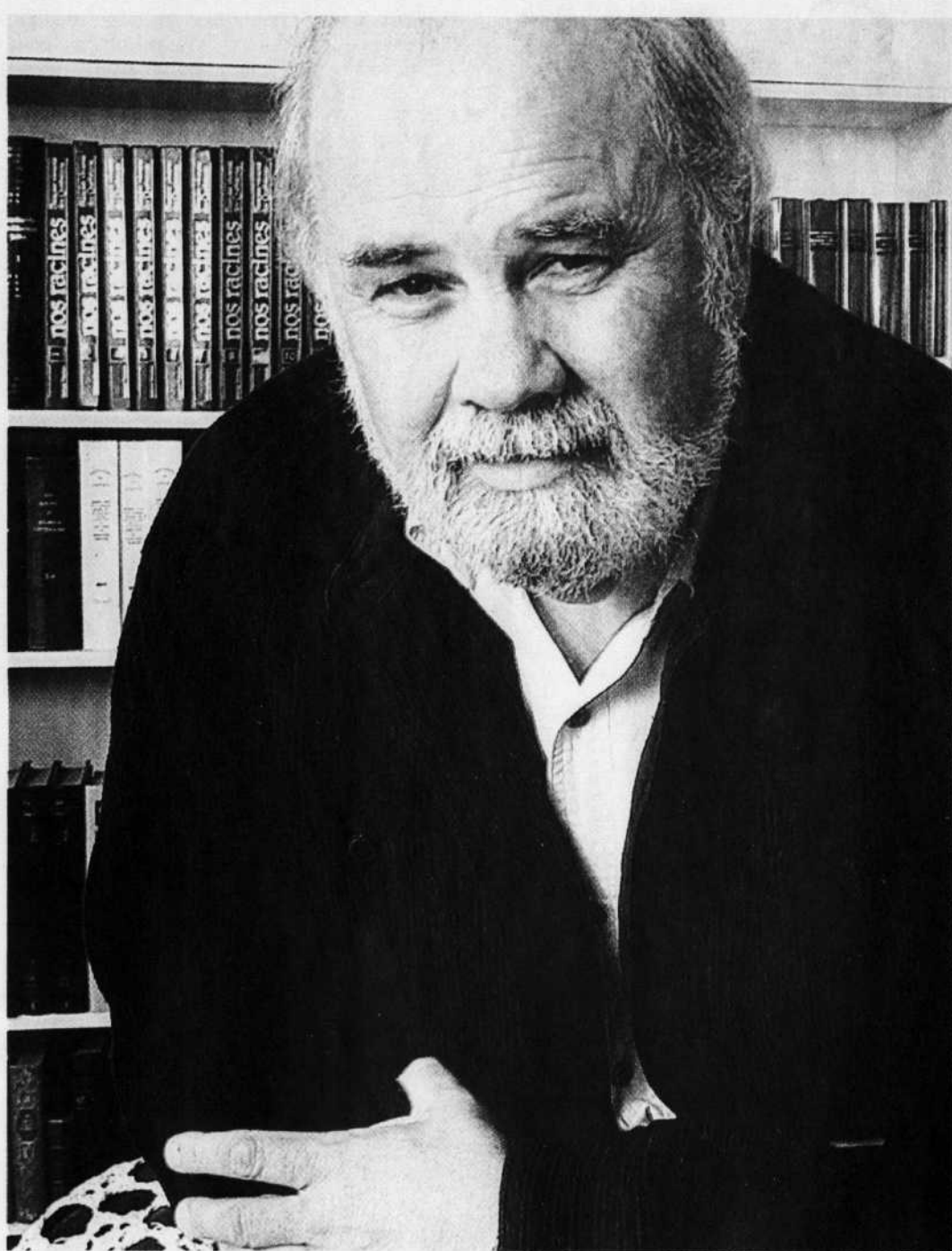
Ce n'est pas tout... Au fil des ans, celui qui occupe depuis peu la fonction de directeur littéraire de la section romans aux Éditions Fides a aussi fait paraître des documents du genre *Les petites créances*, *comment s'y préparer* et *Le Divorce sans avocat*.

Vous avez dit éclectique? Pour le moins atypique, oui. À l'image de son polar, le premier qu'il publie. Et qui marque le début d'une série fort prometteuse. Verra-t-on un jour le fin fond des choses concernant la disparition de la femme du héros?

Pas étonnant qu'en préambule de *Letendre et l'homme de rien*, Pierre Caron cite le tandem d'auteurs de polars Boileau-Narcejac, qui a inspiré des réalisateurs comme Clouzot et Hitchcock.

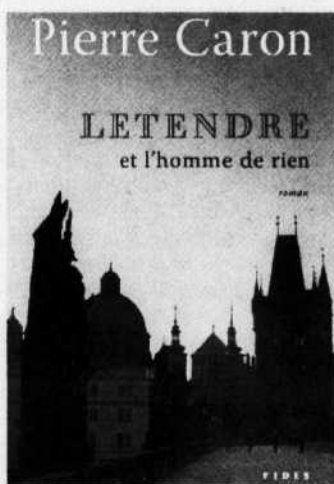
«Si le roman policier n'était pas avant tout un roman, postulaient Pierre Boileau et Thomas Narcejac, il ne serait même pas "policier". En vérité, il n'existerait pas du tout.»

Collaboratrice du Devoir



Journaliste, notaire, puis avocat, Pierre Caron a publié une quinzaine d'ouvrages depuis 30 ans.

LETENDRE ET L'HOMME DE RIEN
Pierre Caron
Fides
Montréal, 2008, 344 pages



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Fugue matador

Corrida pour soi seul de Michaël La Chance se présente comme une suite d'exercices poétiques et spirituels

SUZANNE GIGUÈRE

L'œuvre philosophique est toujours implicitement un dialogue. *Corrida pour soi seul* se présente comme une suite d'exercices poétiques et spirituels. Dans ce «Cahier de charges existentielles», les exercices ne doivent pas être seulement lus mais faits, suggère Michaël La Chance en introduction. Dans cette corrida d'une comparaison devant soi qui se nourrit de pensées et d'émotions errantes, le lecteur est invité à devenir une âme-miroir et à inventer ses propres exercices d'humilité, de naïveté, de survie, d'élévation, de résonance, d'ironie, de dignité, de fierté et de recentrement.

Être le matador et aussi l'animal, nez au vent. Être ce corps au risque des cornes. Toréer. Tel est le vaste programme de ce petit livre philosophique immensément dense.

L'arène

L'arène est un lieu métaphysique. Chacun y vient, avec sa solitude, attendre sur la pierre chaude. «Lorsque je suis arrivé, le monde était commencé, les places prises, il ne restait que des coquilles brisées. Ne sachant que faire de moi-même, je me suis joué.» Un homme est immobile dans la pénombre de son arrière-boutique. Les battements de son cœur le renvoient sur les rebords déchiquetés de sa vie, qui n'est qu'une dérisoire imposture. Il ne renonce pas à comprendre. Il s'exerce à l'humilité.

Après s'être exercé à une posture très humble, il convient de regarder autour de soi, afin de mieux comprendre les façons de vivre des hommes. Chacun désire la liberté

et la jouissance de la vie. Pourtant, la plupart s'y refusent. Alors chacun peut se demander s'il n'a pas en lui-même une tendance inavouée pour ce qui lui est contraire. Nous sommes tous des naïfs qui s'ignorent. L'intérêt de cet exercice est de découvrir cette vérité.

Dans une lettre de 1353, le poète François Pétrarque relate son ascension du mont Ventoux. L'ascension est intérieure. La conquête du sommet fait apercevoir d'autres sommets. L'exercice de l'élévation consiste à rencontrer en nous-mêmes ce qui nous dépasse d'emblée.

Le monde tourne mal en dehors de l'arène. L'ironiste voit que le monde est cruel, une partie de lui-même ne peut s'empêcher de sourire et d'apprécier, parce que l'humanité ne mérite pas davantage. Suspendre l'ironie, tel est l'exercice proposé. Lentement et doucement pour réparer notre monde. Faire tourner la planète dans le sens des aiguilles du méridien, s'exercer à l'espoir. Trouver dans la complicité des signes le moyen de reprendre vie. Les signes sont partout. S'exercer dès maintenant.

L'exercice de fierté s'indigne contre l'époque, somme la vie à disparaître, dans le temps d'un défi. Exercice difficile. Un peintre franco-catalan, ami de l'auteur, s'est suicidé. Il peignait des matadors et des corridas. Sa vie était devenue un combat incessant face aux difficultés du monde. Le petit matador a perdu son combat mais, aux yeux du philosophe, il a conservé sa noblesse. «Nous pouvons nous exercer ainsi, jouer une corrida pour soi seul, imaginer des jeux

de cape devant l'Ombre.» Blues en prose.

Les droits de l'homme sont bafoués partout dans le monde. Le socle de l'humanité s'est fissuré. Chaque fois que le jour se lève, faisons-nous ce qu'il faut pour que chacun puisse vivre dans la dignité? Cet exercice est une invitation à retrouver «la fleur encore scellée de la beauté dans le bas-fond de l'agitation meurtrière». Il s'appuie sur une lettre écrite dans la jungle colombienne par le colonel Luis Mendietta, otage des FARC depuis 1998: «Ce n'est pas la souffrance physique de nos blessures, ni les chaînes que nous avons au cou, qui nous tourmentent le plus, ni les maladies incessantes qui nous affligent. C'est l'agonie mentale provoquée par l'absurdité de tout cela. C'est la colère que soulèvent en nous la perversité du mal et l'indifférence du bien.»

Il apparaît à la fin que «l'exercice de recentrement» requiert un préalable d'avoir fait certains détours (par l'autre). Se guérir du jugement des autres (Artaud), aller au devant de ce qui creuse et laisser enfin entrer le vide.

Lecture-méditation

La philosophie est exigeante, elle demande patience et concentration. Malgré une plume claire, on croit être au bord de trouver le bon angle, de comprendre, puis il nous faut relire chaque exercice du livre. Michaël La Chance nous convie à une conception de la lecture comme technique de soi au sens de Foucault, à une sorte de pratique méditative où connaissance de soi et représentation de soi ne peuvent être dissociées. Le point central de *Corrida pour soi*

seul, c'est l'association lecture-méditation. Comme pratiques, lecture et méditation sont toutes deux des exercices de l'esprit comme il y a des exercices du corps.

De ce livre d'exercices il faut dire qu'il ne ressemble qu'à lui-même. On y entend une voix, comme si l'auteur, entre les lignes, nous parlait. L'effet de souffle. Sa passion précise du paysage, sa façon de ralentir, de faire circuler la poésie et ses rêveries entre les lignes de la prose, sa façon d'être un homme de carnets, d'héberger les compagnons littéraires, sa façon de regarder la lumière du monde à travers les vitraux d'une chapelle, de n'être pas guéri de l'enfance, son romantisme anachronique, sa naïveté d'émerveillé, forment un singulier carnet d'exercices qui nous révèle à l'existence, nous mène par la main, apaise nos malentendus intimes et nous guérit de nos aveuglements. Qui a écrit que la littérature est un exercice où on s'engage tout entier comme un torero?

Poète, essayiste et philosophe, professeur de théorie et histoire de l'art à l'Université du Québec à Chicoutimi, Michaël La Chance a publié précédemment: *Mythologie de la cyberculture* (PUL, 2006), *La Parole hyperbolique* (VLB, 2006 — finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général), *Œuvres-bombes et bioterrorisme* (Inter, 2007).

Collaboratrice du Devoir
CORRIDA POUR SOI SEUL
Michaël La Chance
Éditions Triptyque
Montréal, 2008, 73 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : du 30 décembre 2008 au 5 janvier 2009

ROMAN

1	MILLENNIUM T. 1, 2 et 3 Stieg Larsson (Actes Sud)
2	GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaelle Germain (Libre Expression)
3	LES FILLES TOMBÉES Micheline Lachance (Québec Amérique)
4	WARIWULF T. 1: LE PREMIER DES RÂJA Bryan Perro (Intouchables)
5	LA TRAVERSÉE DE LA VILLE Michel Tremblay (Leméac)
6	VOUS QUI CROYEZ ME POSSÉDER Denis Richard (Michel Lafont)
7	SEUL LE SILENCE R. J. Ellory (Sonnatine Édition)
8	LES ÂMES VAGABONDES Stephanie Meyer (Lattès)
9	SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR Rafaelle Germain (Libre Expression)
10	LA GRANDE MASCARADE A.B. Winter (Un Monde Différent)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	KILO CARDIO L'Hucl / J. Lavigne / G. Bourgeois (de l'Homme)
2	LE GUIDE DU VIN 2009 Michel Phaneuf (de l'Homme)
3	MANGE, PRIE, AIME Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)
4	L'ART DE LA MÉDITATION Matthieu Ricard (Nil)
5	LES ILLUSTRÉS CANADIENS Collectif (H.B. Fenn)
6	PARCE QU'ON A TOUS DE LA VISITE Ricardo Larrivé (La Presse)
7	LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS P. Brunet / L. Normand (de l'Homme)
8	LES 100 MEILLEURS VINS À MOINS... Jean Aubry (Transcontinental)
9	LE GUIDE DE L'AUTO 2009 Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Trécarré)
10	CERVEAU DIRECTION Jonathan Hancock (Hurtubise HMH)

JEUNESSE

1	FASCINATION T. 2: TENTATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
2	LES CONTES DE BEEDLE LE BARDE J.K. Rowling (Gallimard Jeunesse)
3	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
4	LUCKY LUKE T. 3: L'HOMME DE... Laurent Gerra / Achde (Lucky Comics)
5	HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J.K. Rowling (Gallimard Jeunesse)
6	LA GRANDE QUÊTE DE JACOB JOBIN Dominique Demers (Québec Amérique)
7	LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 3 India Desjardins (Intouchables)
8	LEONIS T. 12 Mario Francis (Intouchables)
9	PAKKAL T. 10: LE MARIAGE DE LA... Maxime Roussy (Marée Haute)
10	LE DICO DES FILLES 2009 Collectif (Fleurus)

ANGLOPHONE

1	ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown Ca)
2	WORLD WITHOUT END Ken Follett (Signet)
3	REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Books)
4	THE ROAD Cormac McCarthy (Vintage)
5	THE APPEAL John Grisham (Dell)
6	EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
7	THE PAGAN STONE: THE SIGN OF... Nora Roberts (Jove)
8	SEPULCHRE Kate Mosse (Orion)
9	MARLEY & ME John Grogan (Harper Collins)
10	PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)

carte-cadeau



Du plaisir à la carte

LITTÉRATURE

Un Pied-Noir sur la terre sacrée



LOUIS HAMELIN

En 1974, pendant que la réserve lakota de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud, était à feu et à sang (une série de règlements de comptes sanglants déclenchée par le siège, l'année précédente, de ce territoire sioux par les forces du FBI et de la Garde nationale et l'infiltration de l'American Indian Movement (AIM) par les taupes de la police fédérale), un homme appelé James Welch, déjà auteur d'un ou deux recueils de poèmes, fit paraître un roman dont le titre donne le frisson: *L'Hiver dans le sang*. Avant d'avoir lu quoi que ce soit de lui, je connaissais ce nom, Welch, vestige nominal de quelque ascendance irlandaise diluée dans plusieurs pintes de bon sang Blackfeet et Gros Ventre. On l'associait à une littérature de la renaissance amérindienne, mais aussi à l'École du Montana, à laquelle le rattachaient non seulement ses études sous la férule du célèbre Richard Hugo, mais aussi une sensibilité déchirée, nostalgie presque joyeuse qui embrasse d'un même regard la perte des grands espaces sauvages et la déchéance de l'homme. Bref, une esthétique de la survie.

Et c'est un aspect de l'écriture de Welch qu'il faut souligner: son style, son univers ont davantage à voir avec ceux d'un Kevin Canty (*Moins vingt-deux*), d'un Willy Vlautin (*Motel Life*), ou même avec les Tom McGuane et les Ray Carver, qu'avec ceux d'autres auteurs affublés par la critique d'une étiquette amérindienne, tels les Jose-

ph Boyden, Louise Erdrich et Sherman Alexie. Welch est un vrai raconteur à la mode de l'Ouest, je veux dire par là un instinctif, étranger à toute fioriture langagière comme aux sophistications narratives. A le lire, on a l'impression d'entendre Chien Brun, le célèbre paumé métis créé par Jim Harrison, mettre une muselière à la voix de son maître et prendre la parole à sa place. Il écrit comme quelqu'un qui vous paierait un verre dans un bar plus ou moins bien famé d'une petite ville et qui se fout bien de la direction que son récit va prendre, ou même que vous l'écoutez. Le barman est là pour ça. Et si on se perd en chemin, il restera toujours le juke-box, dans un coin.

Dire que James Welch est un écrivain avant d'être un écrivain amérindien, ce n'est pourtant pas le réduire à une quelconque posture d'artiste désengagé (celui qui s'en est sorti), une figure politiquement neutre, traître, donc, à son peuple. Mais comme le souligne Louise Erdrich dans sa préface à cette heureuse réédition d'un classique: «James Welch a fait ce que personne n'avait fait: écrire sur les Indiens sans une seule fois se montrer sentencieux ou édifiant et sans qu'on s'apitoie sur leur sort.» Bingo. Et parlant d'Erdrich, Albin-Michel réédite, dans la foulée, son premier roman à elle, *Love Medicine*, sur lequel j'aurai sans doute l'occasion de revenir. C'est dans *L'Hiver dans le sang* de Welch que la romancière a trouvé cette fameuse «permission d'écrire» qui semble un préalable nécessaire à l'ouverture des vannes de l'imagination chez un jeune auteur appartenant à une culture marginale et/ou dominée. Le premier à frayer la voie, comme un orignal en ravage, à provoquer ce choc que durent ressentir les jeunes Québécois lettrés et ambitieux des années 60 en lisant les premiers Ducharme sous la

couverture blanche de messieurs Gallimard. Cette permission que la phrase suivante de Louise Erdrich décrit magnifiquement: «Ce roman m'a aidé à comprendre que je venais de l'endroit sur lequel je voulais écrire.»

Welch écrit sans avoir l'air de nous conduire nulle part, ni même de savoir où il va, mais il nous y mène, croyez-moi

Parmi la postérité littéraire de Welch, on trouve aussi, de ce côté-ci de la frontière, Thomas King, dont le solide sens de l'absurde et la lumineuse ironie semblent dériver tout droit d'une conversation de bistro avec l'auteur de *L'Hiver dans le sang*. Ces deux-là sont pratiquement des compatriotes. Autochtones jusqu'au bout des doigts de pied, mais guère du genre à laisser la revendication identitaire ou l'idéologie du ressentiment se mettre en travers d'une bonne histoire. Le Coyote, génial trickster de leur mythologie, est à l'œuvre dans leurs livres. On dit Blackfeet aux États, Blackfoot au Canada. Et on parle moins souvent des Pieds-Noirs, sans doute par crainte d'une possible confusion avec les anciens colons d'Algérie. Traditionnellement, ces nomades vivaient à cheval (sans jeu de mots) sur les montagnes rocheuses et les vastes prai-

ries qui se partageaient la topographie du Montana. Comme les Lakotas, ils étaient des chasseurs de bison, dépendant pour leur subsistance des immenses troupeaux de la plaine. Comme eux, ils furent spoliés par le fameux traité de Fort Laramie et parqués dans des réserves. Certains, encouragés par un gouvernement qui, selon la formule bien connue, leur parlait doucement et tenait un gros bâton, réussirent à se convertir en éleveurs de bétail. Le roman de Welch contient comme un écho de cette immense dépossession.

Raconter ou expliquer?

L'Hiver dans le sang pourrait servir, ce n'est pas son moindre mérite, à illustrer la maxime suivante:

on ne peut pas à la fois raconter et expliquer une histoire. Personnage bavard et porté à l'autojustification, s'abstenir. Que raconte le livre de Welch? C'est l'histoire d'un jeune Blackfeet qui ramène une jeune et jolie Crie dans le ranch où vivent sa mère et sa grand-mère. Au début du roman, la jeune Crie a déjà disparu, emportant, pour les mettre en gage, le fusil et le rasoir électrique du narrateur. Les mâles de la famille, père et frère, ont été décimés par des accidents. La matriarche, elle, oscille aux limites du temps sur sa chaise berçante. La mère se remarie comme on part en virée avec l'homme engagé du ranch. Les travaux des champs, les chevaux, vaches et ce veau qu'on veut sevrer et qui se lamente, image récurrente. Welch écrit sans avoir l'air de nous conduire nulle part, ni même de savoir où il va, mais il nous y mène, croyez-moi. La forme de son livre, en fait, reproduit cette fabuleuse virée de bar en bar qui est un chef-d'œuvre du genre, avec son art d'attraper les conversations décousues et pleines de sens de l'ivresse. Je ne suis pas près d'oublier cette pièce d'anthologie dialoguée autour des seins des femmes!

Il ne faut surtout pas compter sur les personnages de ce livre pour en éclairer le thème principal: l'accession d'un jeune Blackfeet à l'âge adulte. Welch préfère attendre que sa métaphore centrale, ce veau à sevrer, prenne tout son sens. Alors toute une constellation d'indices s'illumine, dont ce rasoir... Autant de symboles semés sous notre nez par un maître pisteur de la langue. Et ça finit avec une vieille qui claque, comme chez Faulkner, un autre grand.

Collaborateur du Devoir

L'HIVER DANS LE SANG

James Welch
Traduit de l'anglais par Michel Lederer
Albin-Michel
Paris, 2008, 213 pages

ESSAI

Jean Marcel (encore) contre le joual

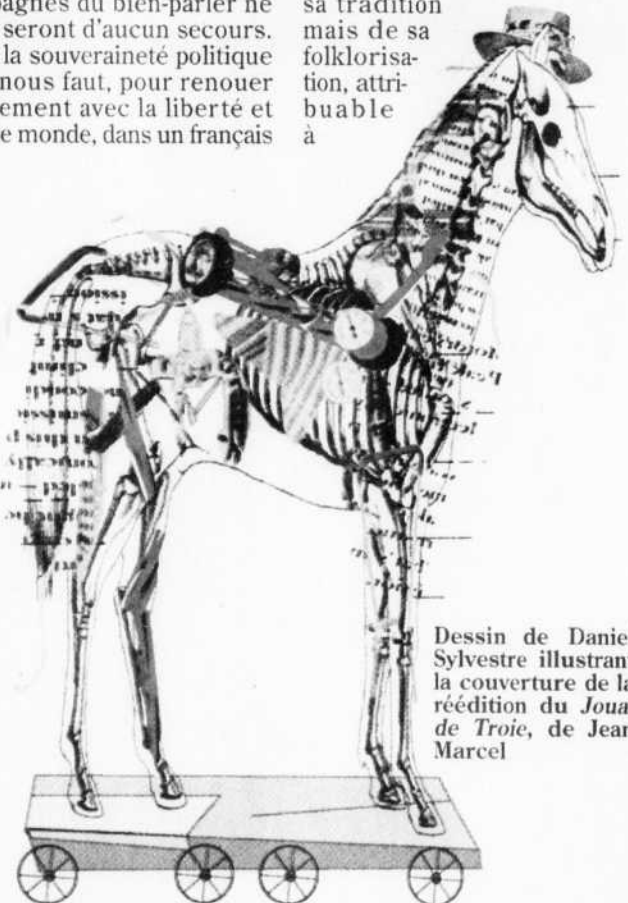
LOUIS CORNELLIER

Œuvre du romancier et médiéviste Jean Marcel, dont l'érudition en matière de linguistique est renversante, *Le Joual de Troie*, d'abord publié en 1973 et récemment réédité dans la collection «Bibliothèque québécoise», est un pamphlet jubilatoire contre une certaine idéologie joulisante. Dans une prose parfois baveuse et parfois lyrique, le spécialiste de Jacques Ferron y brocarde avec brio les tenants d'une prétendue «langue québécoise» qui, en fait, n'existe pas. Le génie de Marcel, dans cet ouvrage, est de démontrer avec fougue, d'un point de vue souverainiste, que c'est bel et bien le français qui est la langue du Québec et que prétendre le contraire revient à faire le jeu des adversaires de notre libération collective.

Marcel n'a rien d'un puriste. Son point de vue est étranger à l'idée du «bien parler, c'est se respecter». Il insiste plutôt sur le caractère politique de la question linguistique. Le joual, c'est-à-dire non pas le français populaire mais le franglais, est le symbole de notre aliénation

globale. Pour s'en libérer, les campagnes du bien-parler ne nous seront d'aucun secours. C'est la souveraineté politique qu'il nous faut, pour renouer pleinement avec la liberté et avec le monde, dans un français

affranchi non de sa tradition mais de sa folklorisation, attribuable à



Dessin de Daniel Sylvestre illustrant la couverture de la réédition du *Joual de Troie*, de Jean Marcel

notre asservissement sociopolitique et économique.

Ce brillant essai, à certains égards, a vieilli. Les deux auteurs avec lesquels ferraillait Jean Marcel sont, par exemple, depuis longtemps oubliés. Ce qui n'a pas pris une ride dans cet ouvrage, ce sont les savantes considérations linguistiques que nous sert Marcel au sujet des rapports entre les mots et le réel et grâce auxquelles il nous fait comprendre que l'espace — notre expérience américaine, par exemple — n'a pas l'impact profond sur la langue que plusieurs lui attribuent. Les tenants de la thèse de notre «américanité» — et de sa présumée inévitable influence sur notre langue — voient ici leur position solidement ébranlée.

Au fond, ce que dit Jean Marcel dans *Le Joual de Troie*, c'est qu'il n'y aura pas de Québec français sans Québec libre, et vice versa.

Collaborateur du Devoir

LE JOUAL DE TROIE

Jean Marcel
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2008, 280 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Stefan Zweig en exil

Deux publications récentes viennent nous rappeler l'importance de Stefan Zweig. L'écrivain autrichien, qui se donna la mort au Brésil en 1942, avait été l'un des auteurs européens importants de la première moitié du XX^e siècle.

Le Voyage dans le passé, une longue nouvelle, ne fut connue que partiellement en 1929. Ce n'est qu'en 1976 qu'elle parut dans son intégralité. En français, il s'agit d'un inédit.

L'intrigue tient à peu de choses. Un jeune homme pauvre tombe amoureux de la femme de son bienfaiteur. La séduction est réciproque. Envoyé par son protecteur en Amérique du Sud, il est empêché par la guerre de rentrer au pays. Neuf ans plus tard, alors qu'il est marié et père, il retrouve la femme aimée, maintenant veuve. Au moment où les amants vont s'aimer, ils s'aperçoivent mutuellement de l'impossibilité de leur amour.

Comme on le voit, une histoire on ne peut plus traditionnelle, que réussit toutefois à rendre intéressante une écriture serrée, intelligente et d'une grande acuité psychologique. Le texte allemand est joint à la traduction.

La Correspondance 1932-1942 est un document essentiel sur la vie politique européenne de ces années. Zweig, qui n'a jamais aimé le nationalisme, est troublé par la montée du nazisme. Salzbourg, où il réside, est de plus en plus sous le joug de Hitler. Du jour où on perquisitionne sa maison à la recherche de munitions et de documents, Zweig décide de vivre en exil. Après hésitation, il choisit Londres, puis Bath, avant de se réfugier à Rio.

L'attrait de sa correspondance est énorme. Il écrit en français à Romain Rolland, en allemand à Thomas Mann et à Freud, en anglais avec son éditeur américain. C'est pendant ces années-là qu'il divorce, qu'il tombe amoureux de sa secrétaire, Banni du pays natal, ses livres y étant interdits, il tente de se convaincre des bienfaits du voyage. Il prononce des conférences, tâche d'aider des compatriotes dans le besoin et lutte sans succès contre un pessimisme latent.

Son ami très cher, Romain Rolland, dont le pacifisme lui était très proche, est fasciné par le communisme. Il y aura entre eux une gêne qui ne disparaîtra pas. Zweig s'est toujours méfié de la politique, aussi la rumeur qui vient de Moscou lui paraît-elle aussi pernicieuse que la rage hitlérienne.

La littérature, la sienne et celle des autres, le soutient presque jusqu'au bout. S'il ne croit pas avec une certitude inébranlable à la survie de son

œuvre, il estime que par ses biographies (Balzac, Fouché, Marie-Antoinette) il ne disparaîtra pas. Il tente sans succès de secourir un Joseph Roth perdu par l'alcoolisme, recommande la publication aux États-Unis de *L'Été 14* de Martin du Gard, bref il a une activité intellectuel-

le fébrile. L'amitié de Toscanini, la fréquentation de Bruno Walter en font un familier de la musique et des musiciens. Richard Strauss, pour qui il a écrit le libretto de deux opéras, se compromet auprès des autorités nazies.

Lui, qui a toujours su maintenir ses distances d'avec le pouvoir, ne rêve plus que d'avoir l'esprit libre. Il disperse sa bibliothèque, se défait de sa collection d'autographies, il ne veut plus de possessions qui le retiennent. Londres, qui au début lui était paru une oasis, l'ennuie. Amené à prononcer une conférence à Paris en 1940, il sait que ce monde dans lequel il se reconnaît est en voie de disparaître.

«Pessimiste par naissance, par expérience et par apprentissage», il n'espère plus rien. Après avoir «tout brûlé», c'est-à-dire ses attaches avec l'Europe, il choisit de mourir en compagnie de sa jeune épouse.

En février 2006, j'ai rendu compte dans ces pages de sa correspondance (1897-1931), en ne manquant pas d'en souligner l'intérêt. Cette dernière tranche l'emporte encore en importance. Dans sa dernière lettre, il donne à son ex-femme les raisons de son suicide.

Collaborateur du Devoir

LE VOYAGE DANS LE PASSÉ

Stefan Zweig
Grasset
Paris, 2008, 173 pages

CORRESPONDANCE 1932-1942

Stefan Zweig
Grasset
Paris, 2008, 438 pages

SOURCE GRASSET
Stefan Zweig (1881-1942)

POÉSIE

Tania Langlais et André Roy: espionne et espion

HUGUES CORRIVEAU

On dira qu'on parle beaucoup de la mort dans la poésie actuelle, mais encore faut-il savoir la cerner d'une manière qui détournent les attendus et les conventions. C'est ce que réussit à faire Tania Langlais dans son *Kennedy sait de quoi je parle*. La dernière page réunit en un seul texte les titres des parties, résumant au dernier souffle l'avancé du propos: «je suis une espionne / avec mes gestes de poupée / je ne ressuscite personne / quelque chose d'autiste dans la voix / je vous ramènerai / Kennedy sait de quoi je parle».

En fait, plus ou moins recluse dans une chambre, son chat Kennedy sur les genoux, la poète est en transhumance, au moment d'un déménagement ou du glas qui sonne: «Le désordre compte ses boîtes / premier juillet vingt heures vingt / je m'occupe à faire disparaître une maison / de poupée le visage de mon père». Car ce dernier, mort, ne laisse pas de nostalgie dans l'air, mais bien des mots qui cherchent à rendre l'évidence acceptable, qui mettent en

question le pouvoir des regards, des paroles, des guets pour sauver de l'abîme ce qui disparaît.

Mais on ne saura pas vraiment si la longue métaphore de l'eau qui parcourt le recueil, cette «épreuve de l'eau», cette «histoire liquide», témoigne de la noyade du père ou de sa disparition dans une chambre d'hôpital, des larmes retenues, de la fluidité du temps qui passe. Ne sait-on pas que «la mémoire est une chambre absolue»?

Comme «mourir est un métier», la poète en fait l'apprentissage, le tour et le détour pour, avec le talent qu'on lui connaît, porter ailleurs le poème, la répétition comme figure récurrente, mort à jamais recommencée.

Ceux et celles qui souffrent

Il ne faut pas se laisser rebuter par le titre du dernier recueil d'André Roy, *Les Espions de Dieu* constituent un des forts recueils des derniers mois, une reconnaissance de l'écriture chez qui le malheur a été un accompagnement. An-

dré Roy consacre donc sa dernière œuvre à ceux et celles qui ont souffert, ont connu les camps et les goulags, l'oppression et un certain désespoir. Attention, il ne s'agit en aucune manière de tombeaux littéraires, mais bien de textes qui se veulent attentifs à l'œuvre des poètes souffrants et qui ont su, à travers l'écriture, transcender le fatum.

Des écrivains allemands (Paul Celan, Nelly Sachs), cubain (Raúl Rivero), espagnol (Federico García Lorca), français (Antonin Artaud), italiens (Primo Levi, Pier Paolo Pasolini), palestiniens (Mahmoud Darwish), polonais (Zbigniew Herbert, Avrom Sutzkever), québécois (Huguette Gaulin, Claude Gauvreau), russes (Anna Akhmatova, Vladimir Chalamov, Ossip Mandelstam, Marina Tsvétaïeva), suédois (Stig Dagerman), tchèques (Vladimír Holan, Franz Kafka) et l'auteure américaine Sylvia Plath sont conviés, par ordre alphabétique pour ne pas privilégier de cause, à ce partage de la parole, travail sacré autour de la douleur.

De la terre sibérienne, le poète demande à Anna Akhmatova: «Quelle couleur contenaient leurs yeux?»; il se questionne: «L'oiseau peut-il vivre sans son ombre / comme Mahmoud en son pays?»; ou conteste: «Primo a écrit: / "Le monde n'est pas une erreur de Dieu." / On ne le croit pas»; il accompagne discrètement le poète: «Tu meurs d'amour tout le temps, / Federico le Fils, le Frère, l'Amant, / La nuit se couche près de ton cœur»; et il dira aussi d'Avrom Sutzkever qu'il «revient des évanouissements».

Il faut impérativement accompagner André Roy dans ce tour de reconnaissance qui mène la parole à l'essentiel.

Collaborateur du Devoir

KENNEDY SAIT DE QUOI JE PARLE

Tania Langlais
Les Herbes rouges
Montréal, 2008, 80 pages

LES ESPIONS DE DIEU

André Roy
Les Herbes rouges
Montréal, 2008, 136 pages

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Après Mitterrand vinrent les Gaulois
de Franz-Olivier Giesbert

Quelques heures de divertissement et plusieurs gags suaves

GUYLAINE MASSOUTRE

Comme journaliste, il a suivi Mitterrand et traqué Chirac: il leur a consacré trois livres, et bien davantage. Comme éditeur de journaux et de magazines, Giesbert a dirigé en tout ou en partie *Le Nouvel Observateur*, *Le Figaro*, *Le Figaro littéraire*, *Le Point*, des émissions de télé.

On crie des louanges ou pis que pendre sur cet Américano-Français, catholique par sa mère et juif par son père. À droite, à gauche, il déclenche des tempêtes; qu'on le dise arriviste ou indépendant, FOG est des mêlées publiques et des dé mêlées obscurs; sous couvert de sa grosse fortune, on le craint.

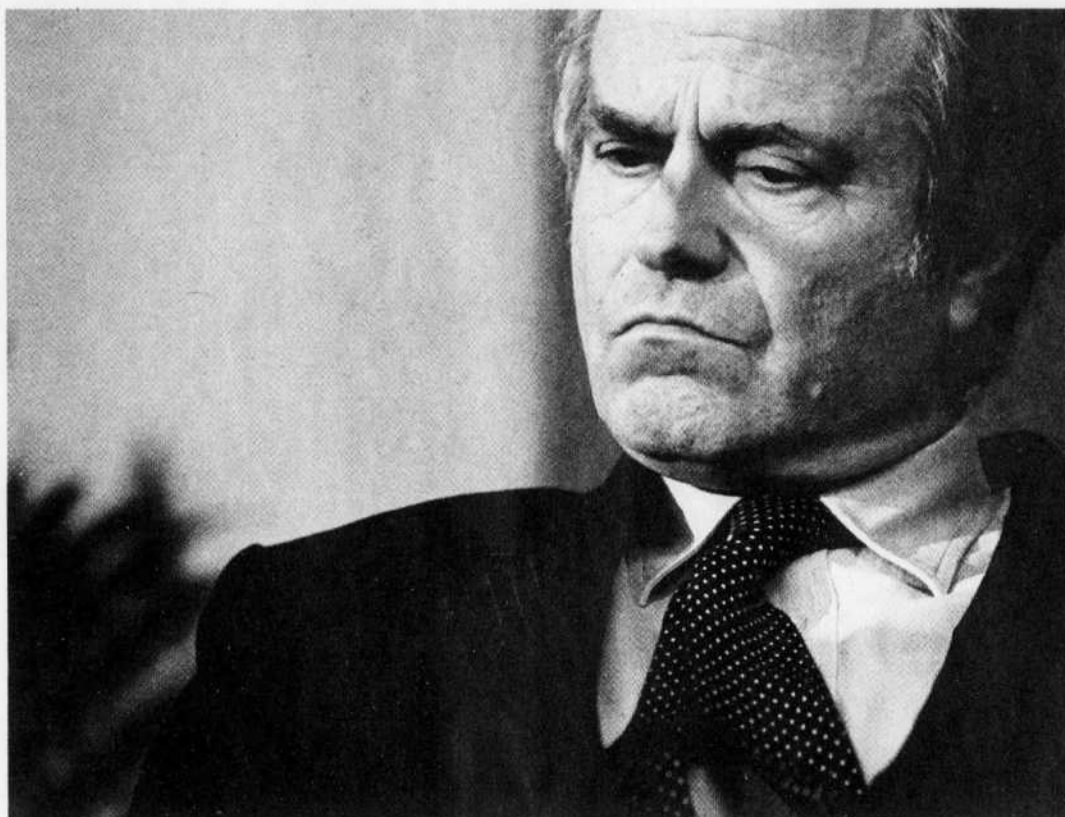
Cette forte carrure médiatique, à l'opinion insaisissable, écrit aussi des livres divertissants, énervants et comiques. Des objets de défoulement incongrus, des ouvrages gâche-papier ventrus, au style accrocheur, jetés vite dans une consommation qui plaît. De la franchouillarde rigolade. Tel est son dernier ricanement, *Le Huitième Prophète ou Les Aventures extraordinaires d'Amros le Celte* qu'endosse Gallimard.

Giesbert s'est attaqué à un grave sujet, autochtone et hexagonal, le Gaulois. Et il a romancé la vie d'un de ces moustachus à la délicatesse d'Obélix, à qui son héros doit les traits, sans trop de tracas. Cet olibrius matois aurait été capturé et gardé esclave par un Grec imbécile et vendu, un mercenaire de Pisistrate l'Athénien.

Stéréotypes et bédé

Pas de quoi faire 259 pages avec autant de vent, mais certaines sont quand même hilarantes. L'idée, douteuse car Giesbert n'est pas Boucheron (vous saluez-vous de *Court serpent*?), consiste à mettre en boucle, dans une pseudo-épopée homérique, un navigateur grec et son homme de main (avec pas mal d'autres portions de son corps), pour leur faire courir des distances invraisemblables et tenir des conversations ineptes avec de fameux penseurs de l'Antiquité.

Une pierre magique sert de furet. À cette quête, on suit de monstrueux bardes aux glaives invin-



Franz-Olivier Giesbert, qui a dirigé en tout ou en partie *Le Nouvel Observateur*, *Le Figaro*, *Le Figaro littéraire*, *Le Point* et des émissions de télé, publie ces jours-ci *Le Huitième Prophète ou Les Aventures extraordinaires d'Amros*, un livre hilarant.

cibles, à la bouche tordue de méchanceté, au front anarchiste, à l'orgueil plus que sot, annonçant des pseudo-vérités catastrophiques. Tout est parodie moqueuse, exagération hilare, fumisterie gloussante, bêtise orchestrée. Pythagore, Zarathoustra, Confucius, Lao-tseu, Bouddha, Zacharie, Héraclite, tout ce beau monde finit avec le dernier aventurier de l'arche perdue, Amros le Celte, qui parachève l'édifice d'une ultime sauce verte.

Que retirer de la lecture? Quelques heures de divertissement et plusieurs gags suaves. Des mots inventés, des allusions truculentes, prises par le plus petit bout d'une lognette légère. Des gauloiseries à la Uderzo et Goscinny.

Sornettes de tous acabits

Sans un détachement de la politique, qui lui donne cette morgue, Giesbert éprouverait-il seu-

lement l'envie d'écrire des romans? Quel espace de liberté, au-delà d'un marché dont il n'a nul besoin, ce placement littéraire force-t-il la couleur? Apporte-t-il un plus à son train de vie? Renforce-t-il l'image libertaire, brouille-t-il les contours de la signature, redore-t-il l'aura?

Mais si c'était l'inverse, et que le roman, comme espace reconduit par le langage immense de la fable, replaçait les fabricants de réel du côté de ces politiciens de pacotille, soutenus par leurs barbouzes, et les montrait incapables d'approcher un tant soit peu des figures inaltérables de la pensée?

Giesbert a concocté un tel mélange de mauvais goût et d'amertume, sous la chape de rire.

L'effet libérateur agit, puis éclabousse de piétinements ravageurs le tas d'ordures dans lequel il frappe. Complaisant dans la crasse et l'immonde, le romancier fantasque caquette, en retardant les rencontres annoncées avec la pensée, avortées dans quelques tirades loufoques. Evidemment, sous la caricature, nul secret de l'histoire n'est révélé.

Impossible de se tenir longtemps sous la gouttière à moquerie. Cette affirmation revient en leitmotiv, assénée avec la vitesse du moulin à gaudriole. L'humain réduit à lui-même n'est que boue répugnante, puanteur immonde, urine aigre. Il gigote piteusement quand on le massacre, il tranche avec mépris ce qui barre son chemin. Il n'est sur terre que pour passer ses humeurs, le plus souvent mauvaises, dont le seul miracle est qu'on puisse en rire, un fugace instant où le jeu est de croire que nos idoles ne sont que bêtes mortes et sang pourri.

Collaboratrice du Devoir

LE HUITIÈME PROPHÈTE
OU LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES
D'AMROS LE CELTE

Franz-Olivier Giesbert
NRF Gallimard
Paris, 2008, 259 pages

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

Lointaine Maurice

GUYLAINE MASSOUTRE

Jean-Marie Le Clezio a beaucoup œuvré pour faire connaître les écrivains de l'île Maurice, sa patrie ancestrale, dont plusieurs ont conservé la langue française de leur lignée d'origine. Les plus célèbres jusqu'à nous sont sans doute Natacha Appanah et Ananda Devi, qui publient avec un certain succès, tel Barlen Pyamootoo, à Paris. Ces écrivains nous font découvrir un monde lointain, à découvrir absolument.

Avec *Salogi's*, Barlen Pyamootoo, né en 1960, signe un troisième ouvrage raffiné, consacré à la mémoire de l'enfance et à l'errance mauriciennes. Autobiographique, il évoque la figure de Salogi, mère du narrateur décédée en 2005 et cœur d'une famille tentaculaire, écartelée par l'émigration de par le monde.

Avant que le chômage des années 70 ne jette une partie de l'île sur les routes, notamment vers la France, la vie des liens apparaît comme un tissu humain serré et coloré, avec ses crises de promiscuité, ses nœuds gordiens et ses liens indissolubles. L'enterrement de Salogi est l'occasion d'un rassemblement à Tour d'Eau Douce, le village natal, et à Flacq, lieu d'enfance familial.

Des lieux inoubliables

Des noms propres exotiques ponctuent ce paradis de fleurs et de coutumes océaniques, dont les habitants durent fuir la misère, l'ignorance et les conditions raréfiées de survie. Rites, symboles, épiques et bijoux tamouls émaillent le récit, avec ses échos de Savannah, de Bénarès, de Surinam.

Mariés jeunes, travailleurs acharnés, les adultes n'avaient guère connu l'enfance, ni le bonheur du repos. Pourtant, aux yeux de Barlen, une mystérieuse beauté le relie toujours à ce monde de sensations et d'odeurs évanescences. Lorsque sa mère disparaît, il prend conscience de ce qui est devenu inaccessible.

Un monde de liberté et de grâce a vraiment basculé, tout près de l'oubli définitif. Dans son français magnifique, orné de particularités linguistiques, avec ces mots qui ont

voyagé dans la bouche des émigrants indiens, il ravive ses souvenirs. Peines et regrets jouxtent le caractère solennel de l'invocation.

Objets de la maison, recettes indiennes, instruments de musique, tout nous est étranger. On se prend à rêver, en parcourant les habitudes douces, la vie en demi-teintes malgré le dénuement; on touche la bonté des partages et des coutumes mêlées. Voyez les langues familières au narrateur: le créole maternel, l'anglais et le français à l'école, le tamoul en classe et au temple, le bhojpuri des campagnes, parlé par ses parents, le chinois des boutiques et d'autres langues de cinéma et de radios.

Ponctuation des départs

Alors étudiant au collège royal de Curepipe, Barlen espère rejoindre sa mère et ses sœurs à Strasbourg, en France. Ce voyage au long cours, préparé par les songes mauriciens aux vastes échos, se produit en 1977. Lorsque quatre ans plus tard l'étudiant instruit et francisé revient dans l'île, il comprend que le chaos est proche, et que les plus audacieux, les plus éloquents, les chanceux sont partis en Inde, en France, en Angleterre.

Tout a changé, et ceux qui restent font grise mine, un peu paumés. Une distance irréversible séparera ceux qui vivent désormais ailleurs, et ceux qui, demeurés, parlent d'argent, d'affaires, de bons coups.

Des pages émouvantes sont consacrées à la manière dont Pyamootoo fait sa place comme enseignant en français dans ce pays d'adoption qui le regarde en étranger. Mais lorsque sa mère décide de revenir finir ses jours à Maurice, l'exil ranime en lui une forme de désir. Il ne sait plus dès lors quelle est sa patrie, sinon qu'avec ces êtres chers, tramés de nostalgie, il a gardé des liens que la distance n'a pas entravés et que la littérature dépose comme rosée en son jardin de fleurs.

Collaboratrice du Devoir

SALOGI'S

Barlen Pyamootoo
Éditions de l'Olivier
Paris, 2008, 138 pages

MYTHOLOGIE

Des pierres et des contes

Les mythologies dans l'art inuit

CAROLINE MONTPETIT

Sila, en langue inuite, désigne ce qu'il y a de plus intérieur chez l'humain: à la fois la raison, l'intelligence et les croyances. C'est le nom qu'ont choisi Michel Noël et Sylvie Roberge pour nommer leur livre sur la mythologie et les métamorphoses dans l'art inuit.

C'est d'abord à travers les sculptures que les auteurs ont décodé les grands récits de la culture inuite. «Elles se transforment parfois quand on les regarde sous des angles différents. C'est ainsi qu'on entre dans le récit que l'artiste a amoureuxment gravé dans la pierre», écrivent-ils.

Voici donc que l'on entre dans l'histoire de Sedna, déesse de la mer, qui avait renvoyé tous ses prétendants, ou dans celle du petit garçon devenu un géant vengeur. Pour faciliter le passage du lecteur d'un monde à un autre, les auteurs énoncent quelques constantes de la mythologie inuite. On y apprend par exemple que les personnages petits et difformes ont le pouvoir de prendre la forme des êtres qui les entourent ou que, lorsque les humains méchants meurent, ils se métamorphosent en têtes volantes. Les halètements de ces créatures craintes auraient inspiré les chants de gorge des femmes

inuïtes. D'autres phénomènes sont par ailleurs liés à l'âme des disparus, selon la culture inuite. Ainsi, les aurores boréales qu'on peut voir «chanter et danser toute la nuit» dans le Grand Nord pourraient incarner les âmes de ceux qui sont morts de façon violente. D'autres pensent qu'elles incarnent des enfants qui dansent dans le ciel. On les craint de toute façon, car on les soupçonne de calcaire à leur passage les corps des oiseaux.

On n'en est donc pas à une métamorphose près dans ce beau livre, qui est également illustré de plusieurs photographies du Grand Nord. Mais la plus belle métamorphose qui soit est celle de l'âme humaine en œuvre d'art. Les auteurs ont donc placé à la fin de l'ouvrage plusieurs textes et photographies sur la sculpture et les sculpteurs inuits. On y a aussi reproduit le témoignage du sculpteur traditionnel Aïsa Amittu. Il raconte comment la sculpture inuite est née dans trois villages spécifiques, Akulivik, Puvirnituq et Inuvik. Il raconte aussi comment son père, le célèbre sculpteur Davidialuk Alasua Amittu, se racontait une histoire plusieurs fois, pour se faire une image d'elle avant de la sculpter. Il cherchait aussi soigneusement la pierre qui

l'inspirerait. On trouve également à la fin de l'ouvrage un glossaire et une charte de l'alphabet syllabique.

Le Devoir

SILA
MYTHOLOGIES
ET MÉTAMORPHOSES
DANS L'ART INUIT
Michel Noël et Sylvie Roberge
Hurtubise HMH
Montréal, 2008, 162 pages



Abonnez-vous
et économisez
jusqu'à 45 % du prix
en kiosque!

Maintenant en kiosque
n° 224 - janvier-février 2009

Arts visuels • Bande dessinée • Cinéma
Débats • Essai • Musique • Portfolios
Psychanalyse • Roman • Théâtre

Spirale
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

DOSSIER : Est-ce poétique ?

C'est à Mathieu Arsenault que l'on doit l'initiative du présent dossier, «Est-ce poétique? » La question, qui « revient nécessairement interroger le genre », écrit-il, revient aussi invariablement d'une époque à l'autre. Elle fait retour, pourrait-on dire, selon l'air du temps; et le nôtre, on l'aura deviné, n'y échappe pas. Parce qu'il n'est pas immédiatement donné comme tel, le « poétique », ce qui est « poétique », demeure toujours « un sujet de débat des plus actuels », rappelle ici Mathieu Arsenault. Ainsi posée, c'est-à-dire en demandant « si tel ou tel objet est poétique », la question permet aux collaborateurs de ce dossier de « rendre compte des tensions polémiques, des jeux de pouvoir et des déplacements imperceptibles qui s'opèrent dans la définition commune de la poésie et du genre poétique », précise l'auteur de l'essai *Le lyrisme à l'époque de son retour* (Nota bene éditeur).

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

- Un portfolio consacré à l'artiste MARC-ANTOINE K. PHANEUF
- Un entretien avec CATHERINE MILLET

Prix Spirale Eva-Le-Grand 2008

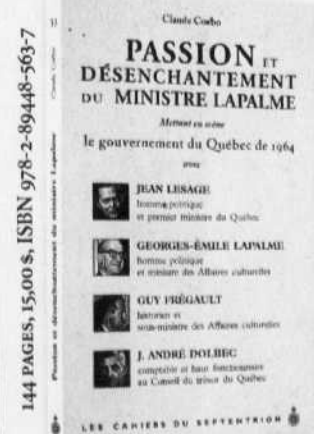
C'est le jeudi 22 janvier prochain, à la Librairie Olivieri (5219, Côte-des-Neiges, Montréal, Métro Côte-des-Neiges), que le magazine *Spirale* remettra son prix de l'essai. Tous nos lecteurs sont chaleureusement invités à venir célébrer avec nous la remise de ce prix.

CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE!
www.spiralemagazine.com

Pour abonnements et informations :
Manon Plante • 514 934-5651 • spiralemagazine@yahoo.com

« Une belle réflexion sur les grandeurs
et les misères de la politique active »

Louis Cornélius, Le Devoir



Claude Corbo utilise le théâtre pour raconter l'affrontement entre Lapalme et Lesage. Il met ainsi en lumière des enjeux d'une permanente actualité: la volonté réformatrice face à l'ambition personnelle, le destin des idées dans les jeux du pouvoir, la ruse et la franchise dans l'action politique, le rôle de l'État en matière de culture.

SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Qui a tué Jenan ?

Jenan, la condamnée d'Al-Mansour est un livre tragique. Il dit l'horreur de la guerre pour les civils d'un peuple martyr. On ne le lit pas pour se divertir. Il sème en nous la colère, la désolation et le tourment. «Chronique d'une guerre» qui fait de moins en moins les manchettes — l'assaut étasunien de l'Irak donné en mars 2003 —, ce témoignage de la romancière et essayiste québécoise d'origine algérienne Zehira Houfani Berfas ébranle notre foi en «la bonté du monde».



LOUIS CORNELLIER

En mars 2003, en compagnie de membres de l'organisation humanitaire et militante Voices in the Wilderness (VITW), Houfani Berfas rend visite aux enfants cancéreux de l'hôpital Al-Mansour, à Bagdad. S'ils sont si nombreux, selon elle, c'est en grande partie attribuable à l'empoisonnement de l'air irakien, causé par les engins à l'uranium appauvri qui se sont abattus sur le pays lors de la première guerre du Golfe (1991).

L'embargo contre l'Irak qui a suivi rend la guérison de ces enfants quasi impossible, en les privant des médicaments nécessaires. Ils échouent donc dans cet hôpital «non pas pour y

être soignés, mais pour y mourir, sans trop de douleur». Certaines organisations humanitaires ont évalué à 500 000 le nombre d'enfants irakiens morts des suites de cet embargo. «Oui, nous croyons que ce prix en vaut la peine», a répondu Madeleine Albright, ambassadrice de Clinton à l'ONU, à un journaliste qui la questionnait à ce sujet.

Pour améliorer le triste sort de ces enfants sacrifiés, Houfani Berfas et ses amis leur offrent des pages d'un cahier de coloriage. Des pages, seulement, puisque même ces cahiers sont comptés. La petite Jenan, neuf ans, s'empare, un jour, d'un de ceux-ci qu'elle refuse de rendre. Il faudra le lui arracher des mains. C'en est trop pour Houfani Berfas, qui entreprend alors la quête d'un de ces cahiers pour en faire don à la fillette.

Or Bagdad, quelques jours plus tard, est sous les bombes. Dans ces conditions, la quête du banal objet devient une mission impossible, mais aussi, surtout, le symbole, dans ces pages, de ce qui reste d'humanité dans un enfer créé par des bourreaux.

Présents sur le territoire irakien pour témoigner du sort des victimes afin de «mobiliser l'opinion publique internationale contre le projet de guerre», les membres de VITW, principalement des Étasuniens passibles de peines de prison pour non-respect de l'embargo, sont consternés. «Audrey et moi, écrit Houfani Berfas, étions atterrées sous le choc de cette folie furieuse qui nous avait prises de court, subitement et brutalement, alors que nos yeux égarés balayaient le désastre qui s'installait sur la ville, contre nous et contre toutes les valeurs promues par l'humanité.»

Bien accueillis par la plupart des Irakiens, qui saluent leur courage, les militants de VITW devront toutefois subir la colère de certaines victimes qui les associent aux responsables du carnage. «Il nous était insupportable de savoir que nous



Une famille dans un camp de réfugiés près de Bagdad. Les civils sont les premières victimes innocentes de la guerre qui se poursuit en Irak.

étions perçus en ennemis par ceux-là mêmes que nous voulions tellement aider», note l'essayiste. Une des responsables de l'équipe tentera même de se suicider, après avoir appris que certains Irakiens — des chiïtes — souhaitent la victoire américaine. Dans l'hécatombe, même les repères moraux s'évanouissent.

Toujours obsédée par le cas Jenan, Houfani Berfas poursuit sa quête. Elle a le cahier — triste petit trésor —, mais a perdu la trace de la fillette. Pour accueillir les blessés, l'hôpital a dû être évacué. Les enfants, privés de tout soin, attendent donc la mort dans leur famille. Dans Bagdad et ses alentours dévastés, la militante et grand-maman cherche Jenan. Un soir, elle prie sous le feu guerrier avec une foule. Les jours suivants, elle assiste au bombardement d'un marché, évite de

peu une explosion, voit les maisons détruites et récolte des témoignages de blessés graves dans les hôpitaux. «Un autre lit, écrit-elle, et une autre histoire humaine tragique écrite, comme toutes les autres, par les promoteurs de la guerre», par «ces tueurs à distance qui n'auront même pas à affronter le dernier regard de leurs victimes, pourtant si immondes et si nombreux de par le monde».

Rien de cette inhumanité n'aura été épargné à Jenan. Déjà victime de l'uranium appauvri et de l'embargo, elle périra, en campagne, dans le bombardement de la ferme censée servir de refuge à sa famille. «Qui de Jenan ou du maître à penser de cette horrible guerre était à plaindre, demande Houfani Berfas dans ce qui ressemble à une prière de consolation. Elle, qui quittait ce bas monde l'esprit sain et

l'âme intègre, ou lui, croulant sous le lourd fardeau de cadavres et de souffrances infligées à ses semblables sur ce simple coup de crayon qui décide de l'enfer des autres?»

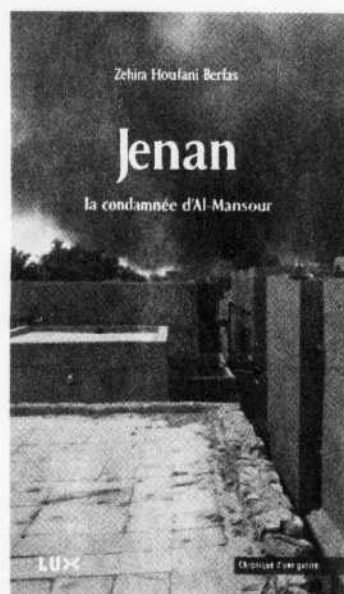
En proie au désespoir, l'essayiste distribue les blâmes. Elle en réserve au régime répressif et lâche — devant l'envahisseur — de Saddam Hussein; aux pilliers irakiens et américains — les soldats —, qui profitent du chaos; aux dirigeants corrompus et brutaux des pays arabo-musulmans; aux organisations humanitaires qui seraient lentes à réagir à l'heure de protéger les victimes de ces pays; aux féministes occidentales, dont l'indignation serait sélective; aux grands médias, complices de la propagande militaire; aux bourreaux étasuniens, surtout, qui assassinent impunément des innocents; mais aussi à l'opinion publique occidentale qui se réfugie dans l'indifférence après avoir soulagé sa conscience en participant à une manifestation... demeurée sans effet.

Trop habité par l'émotion pour être objectif, le saisissant ouvrage de Zehira Houfani Berfas (malheureusement victime d'une correction d'épreuves bâclée) ne nous aide pas vraiment à saisir les tenants et aboutissants géopolitiques de cette tragédie. Il en expose plutôt, avec une troublante force et une déchirante sensibilité, l'acceptable prix humain.

louisco@sympatico.ca

JENAN, LA CONDAMNÉE D'AL-MANSOUR

Zehira Houfani Berfas
Lux
Montréal, 2008, 160 pages



ÉCONOMIE

Paul Krugman, champion d'un New Deal

MICHEL LAPIERRE

À Barack Obama, président désigné des États-Unis, Paul Krugman, professeur à Princeton et récent Prix Nobel d'économie, recommandait, le 10 novembre dernier, dans sa chronique du *New York Times*, de suivre les traces du démocrate Roosevelt en instaurant encore un *New Deal*. Et mieux vaut, écrivait-il, «épêcher par excès que par défaut». Il s'agit de faire avec audace, comme dans les années 30, de l'intervention de l'État un prodige.

Oui, un vrai miracle! Le mot n'est pas trop fort pour interpréter la pensée de l'économiste né à Long Island en 1953. Son livre *L'Amérique que nous voulons*, publié en 2007, vient d'être traduit en français. Pour constater à quel point Krugman a raison de voir dans le *New Deal* quelque chose de miraculeux, il suffit de songer à un événement que l'auteur met en relief: le discours du président Roosevelt prononcé au Madison Square Garden le 31 octobre 1936.

L'artisan de réformes économiques d'esprit keynésien visait à remédier à la dépression en jugulant aussi bien le chômage que l'inégalité sociale. À la veille de sa réélection, il s'en prenait aux ploutocrates, ses adversaires implacables: «Nous savons maintenant qu'il est tout aussi dangereux d'être gouverné par l'argent organisé que par le crime organisé. Jamais dans toute notre histoire ces forces n'ont été aussi unies contre un candidat qu'elles ne le sont aujourd'hui.»

L'imposition beaucoup plus élevée des riches et l'accroissement des droits de succession sur les

grandes fortunes comptaient parmi les mesures qui faisaient de Roosevelt l'ennemi de la classe dont il était pourtant issu. Comme le résume Krugman, la proportion infime — 0,1 % — de la population qui possédait plus de 20 % de la richesse des États-Unis en 1929 n'en posséderait plus que 10 % en 1955.

Faut-il s'étonner que l'histoire du pays ait qualifié de voleurs, de «Robber Barons», ces nababs du *Gilded Age*, tels John D. Rockefeller et J. P. Morgan, qui, après la guerre de Sécession (1861-1865), avaient symbolisé l'opulence et l'inégalité? Ils avaient mis sur pied les «forces» que Roosevelt dénonçait en 1936: «Elles sont unanimes dans leur haine pour moi — et leur haine me fait plaisir.»

Mais, depuis les années 70, le conservatisme a profité du passage au Parti républicain de nombreux électeurs démocrates du Sud, mécontents des mesures de Lyndon Johnson en faveur des droits civiques des Noirs. Voilà pourquoi Krugman pense que le racisme a été, à long terme, le moteur objectif de la dynamique politique américaine.

L'idéal de l'État-providence et de la relative égalité sociale avait, à la suite du *New Deal*, inspiré autant les démocrates que les républicains libéraux, comme Eisenhower. Il a, dans les deux partis, cédé le pas au principe contraire qui a entraîné la baisse de l'interventionnisme et le retour à une plus grande disparité des revenus. «Non seulement Bill Clinton a gouverné plus à droite que Jimmy Carter, mais même plus à droite que Richard Nixon», n'hésite pas à préciser Krug-

man. Et que George W. Bush ait atteint des sommets dans le conservatisme frondeur, cela ne surprendra personne.

À la lecture de l'essai de Krugman, on a la nette impression qu'un phénomène nouveau a bouleversé le capitalisme. Ce système est devenu plus politique qu'économique. Maintenant, la richesse procède davantage des intentions des individus qui dirigent les entreprises que des lois impersonnelles du marché.

«La propriété, déclare l'économiste, n'est plus la source principale du statut de l'élite. De nos jours, même les multimillionnaires reçoivent l'essentiel de leurs revenus sous forme de rémunérations de leur travail.» Ces salariés se sont changés en vedettes du spectacle capitaliste, en bureaucrates d'un monde des affaires où l'ambition et la cupidité comptent plus que les réussites palpables. Ce que la gigantesque crise financière actuelle confirme éloquentement.

Krugman note que les revenus des p.d.g., trente fois supérieurs à ceux de la moyenne des travailleurs en 1970, «le sont plus de trois cents fois aujourd'hui». Dans le seul pays avancé qui n'a pas d'assurance maladie universelle, Barack Obama aura la tâche redoutable de faire renaitre le rêve typiquement américain d'une société de classe moyenne, classe unique qui soit l'apanage de tous.

Collaborateur du Devoir

L'AMÉRIQUE QUE NOUS VOULONS

Paul Krugman
Flammarion
Paris, 2008, 360 pages

Redécouvrez L'AGENDA

dans l'édition de samedi du Devoir

ENTIÈREMENT EN COULEUR!

